UNIVERSITY OF AMSTERDAM

UvA-DARE (Digital Academic Repository)

Un roman dans le roman: encadrement ou enchâssement?

Bal, M.G.

Publication date
1974

Published in
Neophilologus

Link to publication

Citation for published version (APA):
Bal, M. G. (1974). Un roman dans le roman: encadrement ou enchâssement? *Neophilologus*, *57*(1), 2-21.

General rights
It is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), other than for strictly personal, individual use, unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

Disclaimer/Complaints regulations
If you believe that digital publication of certain material infringes any of your rights or (privacy) interests, please let the Library know, stating your reasons. In case of a legitimate complaint, the Library will make the material inaccessible and/or remove it from the website. Please Ask the Library: https://uba.uva.nl/en/contact, or a letter to: Library of the University of Amsterdam, Secretariat, P.O. Box 19185, 1000 GD Amsterdam, The Netherlands. You will be contacted as soon as possible.

UvA-DARE is a service provided by the library of the University of Amsterdam (https://dare.uva.nl)

Download date:15 Sep 2026

UN ROMAN DANS LE ROMAN: ENCADREMENT OU ENCHÂSSEMENT? QUELQUES ASPECTS DU *VICE-CONSUL*

Introduction.

Le lecteur du *Vice-Consul* de Marguerite Duras (Paris, Gallimard 1966) est frappé par l'alternance, dans ce roman, de deux récits dont les sujets sont apparemment fort éloignés l'un de l'autre. Le récit par lequel le roman commence, raconte la marche d'une jeune fille cambodgienne qui a été chassée de chez elle parce qu'elle était enceinte, marche qui dure dix ans et pendant laquelle elle devient folle. Après dix ans elle est arrivée à Calcutta, où elle s'est mêlée aux mendiants lépreux. L'autre récit raconte l'emploi du temps, pendant trois jours, d'un groupe de blancs à Calcutta, qui forment un cercle autour d'Anne-Marie Stretter, la femme de l'ambassadeur de France, et parmi lesquels se trouve depuis peu le vice-consul de France à Lahore. Les deux récits alternent dans la première moitié du roman: chacun occupe deux fois vingt pages; après, le récit sur les blancs domine et n'est que rarement interrompu par quelques lignes sur la jeune fille folle; celle-ci commence alors à figurer à l'intérieur du récit des blancs.

Dans quelle mesure les deux récits sont-ils en rapport l'un avec l'autre? Voilà la question qui s'impose lorsqu'on veut rendre compte de la cohésion du roman. Les deux récits sont-ils en rapport de coordination ou de subordination, en d'autres termes, se trouvent-ils sur le même plan, ou est-ce que l'un est intégré dans l'autre, et de quelle manière? La littérature connaît un nombre assez grand d'œuvres où il y a une alternance de deux ou plusieurs récits. Aussi voudrais-je aborder le problème en comparant la structure du *Vice-Consul* à celle de l'œuvre la plus connue du genre: *Les mille et une nuits*[1], structure dont on rend compte, en général, par le terme d'enchâssement. Comme l'on sait, le récit principal, qui englobe les autres et que j'indiquerai par R1, raconte qu'un sultan qui a été trompé par sa femme, tue désormais chacune de ses nouvelles femmes après la nuit de noces. Pour l'empêcher de la tuer, Shéhérazade raconte au sultan des histoires captivantes. Les histoires racontées par Shéhérazade sont les récits enchâssés et seront indiqués par R2àX, formule qui veut rendre compte de leur nombre illimité. Les rapports entre R1 et R2àX sont ceux d'une double subordination, sur le plan des actants[2] et sur le plan de l'action. Shéhérazade, actant de R1 raconte R2àX. Produit d'un actant de R1, R2àX sont donc subordonnés à R1. En outre, R2àX jouent un rôle à l'intérieur de l'action de R1: tant que Shéhérazade raconte des histoires, le sultan ne la tue pas. Le déroulement de l'action de R1, son dénouement sont influencés par l'existence de R2àX. A cause de cette influence on peut considérer R2àX comme actant dans R1.

Bien que le terme d'enchâssement soit employé pour toute œuvre où il y a récit dans le récit, je voudrais proposer, pour la clarté de l'analyse, de le réserver aux œuvres où il y a une double subordination comparable à celle des *Mille et une nuits*. Si la subordination ne joue que sur un des deux plans, je propose d'utiliser le terme d'encadrement, employé par Balzac à propos de son *Lys dans la vallée*.[3] Celui qui, dans ce roman, raconte le récit encadré R2 est le héros du récit encadrant R1: il y a donc subordination des actants. Cependant la fonction de R2 par rapport à l'action de R1 se borne dans ce cas à fournir après coup une explication pour la conduite du héros dans R1; cette conduite est déjà déterminée: le fait même que R2 est raconté n'influence pas le déroulement de R1: il n'ouvre pas une alternative[4] comme dans *Mille et une nuits* (la mort ou la vie de Shéhérazade). Ici il s'agit donc d'une subordination simple.

Revenons au *Vice-Consul*. Y a-t-il dans le roman subordination simple ou double? La solution du problème semble évidente. Elle ne l'est qu'en partie: en effet, la subordination sur le plan des actants est indiquée dès la première phrase du roman: "Elle marche, écrit Peter Morgan". Celui qui écrit l'histoire de la jeune fille, le narrateur de R2, est actant dans R1, tout comme dans les *Mille et une nuits* et dans *Le Lys dans la vallée*. Pourtant ce lien est faible, dans la mesure où Peter Morgan, de même que son roman, ne joue qu'un rôle secondaire dans R1, tandis que Shéhérazade et le héros de Balzac ont une fonction essentielle dans le récit qui englobe l'autre. En ce qui concerne l'action le problème est plus compliqué, et d'abord parce que le terme d'action s'applique difficilement à ce roman. La seule action spectaculaire de R1 est située dans le passé: c'est celle du vice-consul qui a tué des lépreux. Cette action n'est liée à aucune autre action; elle n'appelle que des réactions, des opinions vagues et rien n'est décidé sur la sanction et sur l'avenir du vice-consul. Quant aux autres personnages, ils ne font rien. Tout au plus, on pourrait voir dans la description des trois jours une intrigue amoureuse – assez mince et incertaine – autour d'Anne-Marie Stretter. Sur le plan événementiel il ne se passe pratiquement rien. Comment, dans ce cas, analyser l'action de ce roman par la méthode de l'analyse structurale du récit? Une telle analyse aboutirait à plusieurs schémas différents qui seraient rattachés à chacun des personnages, et entraînerait par cela une dispersion à laquelle la densité psychologique du roman s'opposerait. Dans des schémas de ce genre il n'y aurait par exemple pas de rapport entre le vice-consul et la jeune fille folle, et très peu entre Peter Morgan et le vice-consul, tandis que ces rapports-là se révéleront essentiels. Pour pouvoir formuler les liens entre les deux récits il faudrait examiner non pas des schémas actantiels mais la thématique du roman, les réactions des personnages et les analogies de motifs. Ainsi seulement nous pourrons rendre compte de sa complexité. Cette analyse permettra probablement de tirer plus tard des conclusions sur le fonctionnement formel de ce double récit.

Rapports entre personnages.

A première vue tout contribue à couper les liens entre R1 et R2. La situation de Peter Morgan et celle de la jeune fille folle s'opposent on ne peut plus radicalement. Peter Morgan est un homme, celle sur qui il écrit est victime de sa féminité: elle a tout perdu à cause de sa grossesse. Peter Morgan est riche, la jeune fille est pauvre, lui est Européen, intégré dans le milieu où il vit, elle Asiatique, et l'expulsion de sa classe est irrémédiable. La situation est paradoxale: Peter Morgan, Européen dépaysé est chez lui à Calcutta, tandis que la folle, sur le continent où elle est née, est doublement dépaysée: elle est exilée de son pays et de sa classe sociale. Cette situation paradoxale trouve son pendant sur le plan de la communication[5]. La folle, asiatique, ne parlant pas un mot d'hindoustani, ne saurait être comprise des habitants de Calcutta. Peter Morgan, Européen, parle l'anglais, la langue universelle. Ce trouble de la communication de la jeune fille est encore doublement aggravé: au cours de sa marche elle a complètement désappris à parler faute d'interlocuteur, elle est devenue muette, puis folle. Peter Morgan au contraire est intelligent et sait très bien s'exprimer. Il n'y a par conséquent pas de communication possible entre eux. Mais cette absence même de relations sur le plan de la réalité[6] crée de nouveaux rapports entre R1 et R2, situés cette fois sur le plan littéraire: toute possibilité de se renseigner étant absente, Peter Morgan doit inventer la marche de la jeune fille, il est libre de le faire comme il veut, et les liens entre lui et son sujet s'en trouvent renforcés: il ne raconte pas des histoires courantes, racontées par d'autres (cp. *les Mille et une nuits*) ou une histoire qui s'est réellement passée (cp. *Le Lys dans la vallée*)[6]; il invente, il est créateur, et son importance pour R2 ne peut qu'en accroître. Par cette création, la jeune fille, personne dans R1, devient personnage dans R2.[7]

L'importance de Peter Morgan dans R1 est secondaire, comme je l'ai déjà dit. Le lien actantiel direct entre les deux récits est donc faible. Mais il y a d'autres rapports, indirects, dont un certain nombre peuvent être groupés en rapports entre personnages (réactions) et en analogies de thèmes.[8] Je me propose d'analyser chacun de ces deux groupes de rapports. Dans cette analyse j'observerai autant que possible l'ordre suivant: d'abord je parlerai de la folle, ensuite des blancs, et après du personnage intermédiaire qu'est le vice-consul. J'observerai cet ordre également pour l'analyse de chaque thème.

Comme l'on sait, la folle n'est pas seulement personnage de R2 et l'objet de la préoccupation personnelle de Peter Morgan, elle figure aussi dans R1 et y joue même un rôle très important: elle provoque des réactions et elle réagit à son tour. Ces réactions sont en rapport avec sa situation: elle est sale et folle; elle cherche la nourriture. Ces aspects déterminent sa conduite vis-à-vis des personnages de R1: elle suit Anne-Marie Stretter parce que celle-ci distribue de la nourriture; elle s'amuse à effrayer les blancs per sa saleté et par sa folie. Il y a donc dans sa

réaction attirance et agressivité. Elle ne peut pousser jusqu'au bout aucune de ces deux tendances opposées, parce qu'elle doit rester à une certaine distance des blancs. Elle ne peut les suivre que de loin, ce qui l'empêche de les effrayer profondément.[9] Nous verrons que ces différents motifs qui caractérisent l'attitude de la folle vis-à-vis des blancs – attirance, agressivité et distance – se retrouvent dans la réactions de blancs vis-à-vis de la folle et du monde qu'elle représente.[10]

La majorité des blancs, ceux qui sont aux Indes depuis un certain temps, se sont habitués peu à peu à voir souffrir autour d'eux. Au début de leur séjour cette vue leur faisait de la peine, tout comme ils souffraient du dépaysement et de la chaleur, mais ils se sont accoutumés aux incommodités du climat, aussi bien qu'à la souffrance des Indiens et il ne reste chez eux qu'un peu de gêne, suffisante pour leur fournir un sujet de conversation, mais qui ne les empêche pas de dormir. Lorsqu'ils parlent de „la douleur des Indes", ils parlent de toutes ces incommodités ensemble, et ils mettent sur le même plan la misère et la chaleur, la lèpre et la lumière, les mendiants et la poussière. La présentation suivante de Calcutta, ville où tout est déjà „rangé", imperméable à aucun changement, montre à quel point les éléments de la douleur des Indes, de la tristesse des tropiques, sont confondus.

„Il y a cinq semaines que Jean-Marc de H. est arrivé dans une ville au bord du Gange qui sera ici capitale des Indes et nommée Calcutta, dont le chiffre des habitants reste le même, cinq millions, ainsi que celui, inconnu, des morts de faim qui vient d'entrer aujourd'hui dans la lumière crépusculaire de la mousson d'été." (p. 35)

Le lecteur est frappé par le caractère impersonnel de cette description: l'article indéfini suggère que Calcutta n'est qu'une ville quelconque parmi d'autres villes semblables; les mots „reste le même" expriment le caractère définitif de cette misère, qui est acceptée comme inévitable: habitants et morts de faim se trouvent sur le même plan. Le style administratif de la phrase renforce cet effet. La description générale devient particulière par l'indicateur „aujourd'hui", qui est employé à propos du climat: la misère est partout pareille aux Indes, mais le climat de Calcutta est plus difficile à supporter qu'ailleurs.[11] Aussi cet élément semble-t-il prédominer dans la douleur des Indes.[12]

Les blancs font, on l'a vu, de la misère un sujet de conversation. Ils en parlent constamment. Le ton de ces conversations est impersonnel:

„Les suicides d'Européens pendant la famine qui jamais ne les touche, pourtant, c'est curieux." (p. 161)

Le mot „curieux" dans cette phrase est une litote; cette figure n'exprime que trop bien les véritables sentiments de celui qui parle: elle traduit la distance voulue, arme défensive pour repousser la souffrance des Indiens. Cette prise de distance joue un rôle très important dans le roman, et elle prend plusieurs formes. Sa forme la plus matérielle et la plus symbolique

à la fois, c'est le motif de la grille. Ce motif, qui apparaît plus de vingt fois dans le roman, gagne en importance à mesure que celui-ci avance. Cette progression correspond au caractère plus définitif de la distance entre les deux mondes à la fin du roman. Le contexte où le motif apparaît est significatif: à l'intérieur de R2 il ne figure qu'à partir du moment où la jeune fille entre en contact avec les blancs, lorsqu'elle réussit à se débarrasser de son enfant. Absent jusqu'à ce moment, le mot „grille" figure ensuite cinq fois dans les pages qui décrivent le don de l'enfant. Dans R1, le mot est très fréquent. „Le grillage élevé contre la mendicité" (p. 202) doit protéger les blancs, doit conserver intacte la distance irréductible entre les deux races. Ces grilles font partie de tout un système d'autoprotection que les blancs se sont créé contre l'ensemble des incommodités des tropiques: ils baissent les stores, ferment les portes, sortent le moins possible des jardins de l'ambassade, vivent la nuit et se couchent au moment où la ville se réveille. Les descriptions de Calcutta expriment toutes de façon plus ou moins explicite cette distance. Dans la description suivante par exemple un grand nombre de mots (imprimés en italique) se rapportent au thème[13] de la distance et de la séparation:

„Au *loin*, des palmes *bleues*. Le bord du Gange, les lépreux et des chiens *emmêlés* font l'*enceinte* première, *large*, la première de la ville. Les morts de faim sont *plus loin*, dans le *grouillement* dense du Nord, ils font la dernière *enceinte*. La lumière crépusculaire, elle ne ressemble à aucune autre. Dans une peine infinie, unité par unité, *la ville se réveille*." (pp. 164–165)[14]

Le terme d'„enceinte" est concret; la distance est également signifiée par tous les mots qui expriment l'étendue (loin, large, bleue[15]) et la confusion (emmêlés, grouillement), dans la mesure où ces mots enlèvent aux misérables leur individualité et même leur humanité. Dans ce sens la personnification finale de la ville, s'opposant à la présentation collective des indigènes en renforce l'effet.

Dans la réaction de la plupart des blancs on voit que les deux tendances que nous avons constatées chez la folle, sympathie et agressivité, se retrouvent, mais atténuées; la sympathie, sous forme de pitié, se borne à des conversations plates, l'agressivité, transformée en peur,[16] est atténuée par la distance qui, elle, domine les relations entre ces deux groupes.

L'adaptation aux Indes est plus difficile pour Anne-Marie Stretter. Bien qu'elle soit, elle aussi, depuis très longtemps sous les tropiques – depuis plus de 17 ans – elle ne réagit pas comme les autres. Il est question des difficultés qu'elle a eues au début de son séjour, on dit qu'elle a failli devoir rentrer en France. D'où vient cette sensibilité? Tout porte à croire qu'elle est en rapport avec l'idée qu'on se fait en général de la sensibilité féminine; à tous les égards, elle remplit à merveille sa fonction sociale de femme de la haute société. On la trouve bonne, admirable, parce que charitable: elle distribue des restes de nourriture et de l'eau fraîche aux mendiants. A cause de cette charité elle est suivie par la folle, même lors-

qu'elle s'éloigne de Calcutta. D'autre part, lorsqu'on parle de la folle, Anne-Marie Stretter s'endort brusquement (p. 183), elle évite ainsi d'y penser. Ce sujet de conversation lui est apparemment désagréable, tandis que les autres éléments de la „douleur des Indes", la chaleur, la lumière, l'ennui sont ses sujets de conversation habituels. Si l'on considère le sommeil dont je viens de parler, comme une fuite, on voit comment Anne-Marie Stretter se distingue des autres blancs: pour elle, la misère n'est pas confondue avec les autres aspects désagréables des Tropiques; la sympathie se manifeste dans sa charité et l'agressivité, transformée, dans son attitude de fuite. Les deux tendances subsistent donc, bien qu'affaiblies, et la solidité de l'équilibre entre elles, garantie par la distance observée, s'en trouve légèrement atteinte.

Les blancs qui sont arrivés plus récemment à Calcutta ont beaucoup de peine à s'adapter. Charles Rossett, Anglais et nouveau favori d'Anne-Marie Stretter, souffre beaucoup, surtout du climat, au point d'être tenté de demander son déplacement. Il espère être réconforté par l'amour. L'amour vient, dans la personne d'Anne-Marie Stretter, mais n'est pas capable, comme il le dit, de le sauver. Lorsque cet amour aboutit à un échec,[17] Charles Rossett veut sortir du terrain de l'hôtel où Anne-Marie Stretter et ses amis passent le weekend.

„Il cherche à quitter le boulevard, prend des chemins de traverse, tombe sur le grillage élevé contre la mendicité, revient, cherche encore et trouve finalement une porte dans ce grillage, sort, s'aperçoit qu'il vient d'avoir eu peur, peur absurdement de ne pas pouvoir sortir de cette zone de l'île qui lui est assignée pour sa plus grande paix." (p. 202)

Cette tentative de sortir de la zone de sécurité traduit la volonté de Charles Rossett de sortir de ce monde trop étroit des blancs aux Indes. Le rythme même de cette phrase exceptionnellement longue exprime sa panique, notamment par la succession rapide de verbes d'action. Un peu plus loin cette situation sera renversée. Après avoir réussi à sortir Charles Rossett rencontre la folle qui s'approche de lui. Il lui offre de l'argent, puis il a peur de nouveau et s'enfuit. Cette scène présente en raccourci le procès d'adaptation difficile à la vie sous les tropiques. Lorsque la folle s'approche, c'est à dire lorsqu'elle menace de diminuer la distance, Charles Rossett s'enfuit en courant, elle le poursuit, et alors il a peur de ne pouvoir rentrer dans le terrain entouré de grillages. Sa rentrée finale est une rentrée symbolique, définitive, dans le monde des blancs: sa peur devant l'agressivité de la folle l'a emporté sur l'étouffement qu'il éprouvait dans ce cercle étroit. Il a fini par accepter la distance, la protection des grilles: il s'est rangé du côté des blancs.[18] Lorsqu'il a atteint le grillage protecteur, la première sensation qu'il éprouve est frappante:

„La sueur, le corps source de sueur, ruisselle, c'est à devenir fou cette chaleur de la mousson, les idées ne se rassemblent plus, elles se brûlent, elles se repoussent, la peur règne, et elle seulement." (p. 206)

On reconnaît ici la confusion des inconvénients des Indes: pour Charles Rossett la folle et sa peur devant elle sont en rapport étroit avec le climat, au moins autant qu'avec la misère. Le danger auquel il vient d'échapper, le danger de devenir fou, provient de la chaleur.

Dans ce classement des blancs selon le degré d'intensité de leurs réactions, Peter Morgan occupe aussi une place. Voyons comment il est présenté:

„Peter Morgan est un jeune homme qui désire prendre la douleur de Calcutta, s'y jeter, que ce soit fait, et que son ignorance cesse avec la douleur prise." (p. 29)

Il refuse la distance qu'observent les autres. Il veut prendre connaissance de la réalité de la douleur, il ne veut pas l'exclure de son existence à lui. L'idéalisme dans son attitude est sans doute en rapport avec son âge: il a 24 ans, tandis que tous les autres personnages ont entre 30 et 40 ans.[19]

Il se promène dans la ville, suit la folle. Il veut découvrir comment elle a perdu la raison sous l'influence de la misère, de la chaleur, de la lumière, et écrire un roman sur ce sujet. Mais comment découvrir la vérité puisque cette folie même l'empêche d'en prendre connaissance? Son unique ressource est son esprit créateur, mais en inventant son roman il se sépare de la réalité de la folle, donc il ne pourra jamais réaliser son ambition de „s'y jeter". Sa tentative pose le problème de l'authenticité de toute littérature. Ce problème littéraire reflète en même temps le problème moral de la vie des blancs sous les tropiques: aucune amélioration véritable de la condition des populations indigènes n'est possible tant que le rapprochement des deux groupes reste partiel; la recherche de la vérité concernant la folle par Peter Morgan est vaine au même titre que la distribution de nourriture par Anne-Marie Stretter et la sortie des grilles de Charles Rossett. Une manifestation de cette impuissance de Peter Morgan est son effort de se renseigner auprès des autres. Il compare ses données sur la folle à des renseignements fournis par Anne-Marie Stretter sur la vente d'un enfant à laquelle elle a assisté il y a 17 ans. Les dates ne coïncident pas. En acceptant d'utiliser ces renseignements il renonce à découvrir la réalité. Il accepte la fiction, puisque il n'y a que le temps fictif qui permette de tels artifices. Il accepte donc à sa manière la distance, qui sauve son entreprise littéraire tout en détruisant l'identification réelle commencée avec celle qui vit dans un autre monde. Comme la réussite de son roman semble être la condition de son adaptation à la vie aux Indes, on peut conclure que dans son cas aussi la distance – sur un autre plan il est vrai – l'a emporté sur l'attirance.

Au milieu de tous ces personnages qui luttent ou ne luttent plus contre les difficultés des tropiques, est arrivé depuis quelques semaines le vice-consul de France à Lahore. Qui est ce personnage énigmatique, qui occupe une position centrale dans le roman et qui lui donne son titre? On sait seulement qu'il „a été déplacé à la suite d'incidents qui ont été estimés

pénibles par les autorités diplomatiques de Calcutta". (p. 35) Ces incidents ne sont pas précisés; ils sont indiqués par des formules administratives semblables à celle que je viens de citer. Beaucoup plus tard dans le roman on dit qu'il a crié et tué des lépreux pendant la nuit, mais on ne sait rien au juste. Lui-même n'en parle pas. Tous les personnages de R1, sans exception, cherchent à savoir pourquoi le vice-consul a fait ce qu'il a fait. Deux possibilités se présentent: il s'agirait d'une réaction à son enfance, ou bien à la vie à Lahore, c'est-à-dire, à la „douleur des Indes". La seule parente du vice-consul, une vieille tante qui habite en France, écrit dans une lettre destinée à renseigner les autorités: „Pourquoi remonter à l'enfance pour expliquer sa conduite à Lahore? Ne faudrait-il pas chercher aussi à Lahore?" (p. 42) Cette question, qui menace l'équilibre fragile, la tranquillité d'esprit de tous les personnages de R1, apparaît à la surface à tout moment, ne cesse de les inquiéter tous. La ténacité avec laquelle ils veulent tous chercher dans l'enfance indique le refus d'accepter la possibilité d'une réaction à des difficultés d'adaptation. Ce refus est causé par une inquiétude profonde: si l'on doit admettre que la conduite violente du vice-consul soit une réaction à la vie sous les tropiques, on est obligé d'envisager la possibilité que cette vie, à laquelle ils se sont tous adaptés, soit inacceptable. Dans la conduite du vice-consul l'attirance et l'agressivité ont été confondues, la distance protectrice a été détruite: le vice-consul a brisé le pact tacite des blancs. Voilà pourquoi sa conduite est essentiellement scandaleuse.

La fonction centrale du vice-consul dans R1 réside dans le fait que sa réaction insolite provoque à son tour des réactions. L'attitude des autres blancs vis-à-vis du vice-consul éclaire indirectement leur mentalité réelle concernant les relations entre les deux races. En tuant les lépreux au lieu de les laisser mourir discrètement comme les autres, il a obligé chacun à repenser le problème. Il ne peut pas être exclu de leur monde clos aussi complètement que les Indiens. Tous évitent de le fréquenter, mais: „C'est drôle, cet homme vous force à penser à lui". (p. 153) On lui en veut de cette fascination inquiétante qui émane de lui: „Qu'il nous a fait du tort." (p. 100) Comme la position du vice-consul peut être considérée comme celle d'un „intermédiaire"[20] entre les Indiens et les blancs, les réactions de ceux-ci envers lui méritent une analyse rapide.

Il est significatif à cet égard que Peter Morgan, qui étale si éloquemment sa sympathie pour les pauvres, ne peut pas supporter la vue du vice-consul. C'est lui qui, après la réception à l'ambassade, oblige le vice-consul à partir, le conduit dehors et fait fermer la grille derrière lui. Charles Rossett fait un effort pour accepter le vice-consul, il lui parle, mais il finit par se ranger du côté des autres.[21] On a vu comment, après sa rencontre avec la folle, il est revenu définitivement aux blancs. Cette scène peut être vue aussi comme une „mise en abyme"[22] des relations entre Charles Rossett et le vice-consul. Il a une petite crise de conscience (p. 191–192) mais elle est vite étouffée par les autres. Anne-Marie Stretter

pratique une charité envers le vice-consul, analogue à celle qu'elle pratique envers la folle et les autres mendiants. Elle l'a invité à sa réception parce que, comme le dit son mari, „Nous luttons, ma femme et moi, *autant que le protocole le permet*, contre les exclusions." (p. 44)[23] Pendant la réception elle s'approche de lui[24] mais elle finit par choisir pour la tranquillité. Elle le fera doublement expulser, de la réception et de la ville: elle promet aux autres que le vice-consul sera nommé très loin de Calcutta.

Les différentes relations entre les blancs d'une part et la folle et son monde d'autre part,[25] la crise que vient causer, dans ces relations, la présence du vice-consul, ne forment qu'une partie de la structure qui relie R2 à R1. Elle est complétée par un grand nombre d'analogies thématiques qui finissent par assurer l'interdépendance des deux récits. Il n'est pas possible d'analyser, dans le cadre de cet article, la totalité de cette thématique. J'ai choisi quelques-uns des thèmes les plus importants: la maternité, l'amour, la communication, la mort. Ces thèmes – que je traite isolément pour la clarté de l'analyse – sont liés les uns aux autres au point de former une grande constellation, englobant personnages et motifs, et qui est justement la structure du *Vice-Consul*.

Analogies thématiques.

La maternité. Bien qu'il n'y ait que peu de femmes dans le roman, les mères sont relativement nombreuses: Anne-Marie Stretter, la mère du vice-consul, la femme future, imaginaire, de celui-ci (p. 211), la mère qui vendait son enfant il y a 17 ans dans la présence d'Anne Marie Stretter, dans R1; la mère de la folle, la folle elle-même, la femme blanche qui adopte l'enfant de la folle, dans R2. Dans R1 comme dans R2 les relations entre ces mères et leurs enfants sont défectueuses, imprégnées de tristesse, d'abandon. La folle a été chassée par sa mère parce qu'elle devenait mère à son tour, avec les conséquences désastreuses qu'on sait. Après la séparation, la mère ne disparaît pas, les rapports restent douloureux: la jeune fille lutte contre le désir de retourner à sa mère, elle a des cauchemars où elle revoit sa mère et où elle est de nouveau abandonnée par elle. A son tour elle abandonne son enfant, elle est forcée de le faire, et elle éprouve cet abandon comme un soulagement. En même temps l'absence de l'enfant est un manque: elle n'a plus personne à qui parler. La rupture des relations entre mère et enfant détruit la communication, si élémentaire qu'elle soit.[26] La femme qui adopte l'enfant de la jeune fille est forcée de le faire, par le regard insistant de celle-ci[27] mais aussi parce que sa propre enfant refusait de renoncer au bébé: on se souvient que pendant les courses que faisait cette femme blanche, sa petite fille restait dehors avec la jeune fille, ce qui suggère une menace d'abandon: refuser le bébé pourrait impliquer dans ce cas l'abandon de sa propre enfant.

Anne-Marie Stretter, qui est une femme „irréprochable" (p. 100), semble mériter cet épithète aussi dans sa qualité de mère: elle s'occupe beaucoup de l'éducation de ses filles, elle sort avec elles, elles lui ressemblent et elle a soin de souligner cette ressemblance par leur tenue vestimentaire. Elle a toutes les apparences d'une mère parfaite, ce qui l'opposerait aux autres mères du roman. Pourtant elle n'est pas mère avant tout, sa maternité n'occupe qu'une partie très restreinte de sa vie. Elle a une autre vie, avec ses amants, où ses filles ne pénètrent pas, et celles-ci ne jouent par ailleurs qu'un rôle tout à fait impersonnel, presque ornemental: elles ne servent qu'à compléter l'image de perfection qu'on se fait d'Anne-Marie Stretter. Sa perfection dans ce domaine est aussi superficielle que sa charité sociale. Par ailleurs elle joue un rôle maternel, également peu profond, vis-à-vis des autres personnages: elle veut sauver par son amour Charles Rossett des dangers du climat, mais cet amour de passe-temps est voué à l'échec; elle est seule à être tant soit peu gentille envers le vice-consul, qui l'aime peut-être, parce qu'elle est maternelle (elle pourrait remplacer sa propre mère qui l'a abandonné) mais elle finit par l'abandonner à son tour; elle vient en aide à Peter Morgan en lui fournissant le sujet d'un épisode de son roman, celui justement de la vente d'un enfant.

La mère du vice-consul a abandonné son enfant, parce que, pas plus que la folle, elle ne concevait la possibilité de vivre chargée d'un enfant. D'abord elle l'a envoyé au pension, ensuite elle le quitte définitivement, lorsqu'elle part avec son amant. Le vice-consul s'exprime mal; en plus il n'a jamais pu aimer une femme: pour lui aussi la possibilité de communiquer a été atteinte par l'abandon de la mère.[28] Lorsque le vice-consul parle au directeur du cercle européen de sa femme future, il dit qu'il y aura un accouchement dans la première année, et que „Sur son visage il y a de l'effroi; quand elle me regarderait elle aurait peur." (p. 211) Cette rêverie semble une vengeance confuse de l'enfant abandonné sur la mère de son enfant à lui: cette mère-ci aura peur de lui comme il a eu peur de sa mère.

L'analogie entre toutes ces relations entre mère et enfant crée une impression de fatalité: puisque les relations les plus fondamentales entre les hommes sont déjà si défectueuses, les hommes ont peu de chances d'être viables. Il est significatif à cet égard que, excepté le vice-consul lui-même, tous les enfants dans ce roman sont des filles, c'est à dire des mères futures qui auront à leur tour des relations insuffisantes avec leurs enfants. Les blancs n'ont pas de passé, jamais il n'est question de leurs familles. L'échec de la maternité entraîne fatalement leur déracinement, que la vie aux Indes ne fera qu'approfondir.[29]

L'amour. Le thème de l'amour est teint du même pessimisme. Dans R2, dans la vie de la folle, l'amour est absent. La jeune fille est „tombée enceinte, d'un arbre, très haut, sans se faire de mal, tombée enceinte", (p. 20) La grossesse lui est venue par hasard, comme un malheur, qui

n'a pas fait de mal au moment même, mais qui l'a détruite peu à peu. Sans avoir connu l'amour, elle en est la victime.

La condition des blancs leur permet de s'adonner à l'amour, leur oisiveté les y incite même. Pourtant, leur vie amoureuse ne diffère qu'en apparence de celle de la jeune fille: elle est également très pauvre.

Anne-Marie Stretter a quitté son premier mari. Son mariage actuel n'est pas plus heureux. Avec ses amants elle vit un amour de passe-temps, qui aide à vaincre l'ennui presqu'insurmontable de cette vie aux Indes, mais qui n'apporte rien parce que la communication entre les amants est absente – ce qui relie ces deux thèmes –. C'est cet amour défectueux, vide, vieux, qui déçoit tellement Charles Rossett:

„et voilà que dans le baiser – il ne s'y attendait pas – il entre une douleur discordante, la brûlure d'une relation nouvelle entrevue mais déjà forclose. Ou comme s'il l'eût aimée déjà en d'autres femmes, en un autre temps, d'un amour . . . duquel?" (p. 190)

L'amour qui n'existait pas dans la vie de la folle, est déjà mort dans la vie des autres. Entre ces deux absences d'amour se situe l'amour naissant du vice-consul. Jusqu'à son arrivée à Calcutta il n'a jamais pu aimer une femme: „Je n'ai jamais été hors de l'effort d'aimer." (p. 77) L'absence de relations amoureuses dans sa vie scandalise les autres blancs: c'est encore un élément de leur code auquel il se soustrait. Cependant il commence à éprouver de l'amour pour Anne-Marie Stretter: „J'ai comme un sentiment pour elle." (p. 172) et cet amour le remplit d'espoir. Le vice-consul est attiré par le caractère maternel d'Anne-Marie Stretter (voir l'analyse des thèmes de la maternité et de la communication) et par sa tristesse. Elle seule montre – et peut montrer, dans la mesure où la société le permet à une femme – la tristesse profonde qui est refoulée par les autres. Cet amour contient encore toutes sortes de possibilités, et c'est sans doute aussi ce qui attire Anne-Marie Stretter: est-ce enfin la grande passion qu'elle n'a pas encore connue? Cet espoir, cette tentation fugitifs ne sont pas explicités; tout cela reste sous-entendu, mais augmente la tension déjà grande pendant la réception. Lorsque, à la fin de la soirée, Anne-Marie Stretter pleure devant Charles Rossett, elle dit: „Ce n'est rien, c'est cette lumière du jour." (p. 164) Le chagrin causé par cette chance manquée d'un contact véritable, d'un amour-passion s'est déjà confondu avec l'ensemble de la douleur des Indes, il s'est ajouté à l'ennui, et à la lumière de la mousson qui commence. Charles Rossett entrevoit, sans la saisir tout à fait, la véritable source de ces larmes, et c'est pourquoi il ne peut s'empêcher d'en parler au vice-consul. Celui-ci n'est pas capable non plus de mesurer la véritable ampleur des sentiments d'Anne-Marie Stretter. Il n'est pas plus capable de la comprendre que de s'exprimer: dans ce domaine il est encore un enfant.[30] Son amour naissant ne pourra éclore, parce qu'il est refusé: Anne-Marie Stretter, comme les autres, préfère sa tranquillité.

Cette incapacité universelle dans le domaine de l'amour nous amène à

un autre thème avec lequel il est en rapport étroit: celui de la *communication*, condition de l'amour, et qui a pour contrepartie négative l'isolement. Plusieurs motifs jouent un rôle bien déterminé à l'intérieur de ce thème: la parole, le regard, le sourire, le chant, la musique et les cris. Tous les personnages du roman éprouvent le besoin de communiquer avec autrui; ils en sont tous incapables. Ils ne se distinguent l'un de l'autre que par la façon dont ils acceptent cette impuissance. On verra qu'ici encore les analogies entre R1 et R2 sont significatives.

1. Communication verbale. Nous avons déjà constaté l'impossibilité irrémédiable de communication entre Peter Morgan et la folle. Avant sa folie, la jeune fille parlait seulement à son enfant, qui n'était pas en état de répondre. Arrivée dans la Plaine des Oiseaux, le but primitif de sa marche, elle ne dit plus qu'un seul mot: Battambang, mot qui, pour elle, signifie toute son enfance, mais que personne ne comprend. La communication est manqueé parce qu'elle est unilatérale. La communication entre les blancs est également défectueuse. Pourtant, ils parlent beaucoup. Les dialogues expriment admirablement l'insignifiance de ce qui est dit. On parle du passé des autres, dont rien n'est sûr: du passé du vice-consul, qui doit expliquer sa conduite à Lahore, mais dont ils ne savent que ce que le vice-consul lui-même a bien voulu dire et qu'ils ne croient même pas, du passé d'Anne-Marie Stretter, dont ils ne connaissent que des bribes insignifiantes, de celui de la folle, complètement inventé. Ils ne parlent qu'en suppositions, et ce qu'ils disent nous renseigne davantage sur celui qui parle que sur celui dont ils parlent. Ils ne parlent du présent qu'indirectement; ils commentent vaguement ce qui se passe autour d'eux. Non seulement les sujets de conversation sont souvent sans consistance, les dialogues montrent que les personnages ne communiquent pas entre eux: chacun parle pour soi sans écouter son interlocuteur. Souvent les phrases ne sont même pas achevées, ce qui crée une impression de stagnation dans la communication: „Il parle tout bas, regardez-le comme s'il . . ." (p. 126)

Entre la folle qui ne peut pas parler et les blancs qui parlent beaucoup mais n'ont rien à se dire, se situe encore le vice-consul.[31] Il s'exprime difficilement; en plus, on évite de lui parler. Il refuse de s'expliquer sur les incidents de Lahore, et les raisons qu'il allègue pour ce refus, sont caractéristiques de sa situation en général: d'abord, il est convaincu de son isolement et de ce que son explication n'aurait pas de sens: „Aucune instance extérieure et non plus celles de notre administration ne pourrait je crois s'intéresser vraiment à ce que je dirais"; en outre, il sait qu'il est lui-même incapable de rompre son isolement: „Simplement je me borne ici à constater l'impossibilité où je suis de rendre compte de façon compréhensible de ce qui s'est passé à Lahore." (p. 39) En effet, il se trouve à Calcutta complètement seul. Personne ne lui parle. Le seul homme qui s'est fait un devoir de s'entretenir avec lui, le fait afin de découvrir les causes de sa conduite à Lahore. C'est le directeur du cercle européen,

qui le reçoit tous les soirs, sur la demande des autorités diplomatiques. Cet homme n'est pourtant pas un véritable interlocuteur. Il est un „ivrogne", il s'endort régulièrement pendant que le vice-consul parle; il somnole, et ne lui répond jamais directement. Dès qu'une question importante est posée par l'un d'eux, l'autre se met à parler d'autre chose, ou ne réagit pas du tout. Le directeur joue le rôle du juge d'instruction: il interroge et transmet le résultat de ces interrogatoires aux autorités qui jugeront. Lui-même n'a même pas d'opinion sur le vice-consul, ou en tout cas il ne l'exprime pas. Bien que les deux hommes parlent beaucoup pendant ces soirées, il n'y a pas de communication. Le directeur s'anime seulement lorsqu'il est question de la vie au collège. Pour le vice-consul c'était la période la plus heureuse de sa vie: „Le bonheur gai à Montfort consistait à détruire Montfort." (p. 84) Ils racontent alors chacun leurs tours de force au collège, et le plaisir destructif qu'ils éprouvaient. Les autorités seront soulagées d'apprendre ces histoires: voilà enfin un trait de caractère, manifesté dans l'enfance déjà, qui pourrait expliquer Lahore. Mais, chose curieuse, les histoires que les deux hommes se racontent, se confondent, ils se trompent, ils racontent chacun des événements arrivés à l'autre. Le directeur communiquera même cette confusion aux autres blancs, puisque pendant la réception on dit: „Cette pension disciplinaire d'Arras fait penser." (p. 99), tandis que le vice-consul, dont on parle ici, avait été en pension à Montfort et le directeur à Arras! Cette confusion enlève évidemment toute valeur explicative aux histoires racontées par le vice-consul; elle suggère une fois de plus qu'il ne faut pas chercher seulement dans l'enfance. Preuve de l'échec de la communication, la confusion abolit en même temps la différence entre le vice-consul et les autres blancs que ceux-ci veulent irréductible.

Le vice-consul entrevoit une possibilité de communication avec Anne-Marie Stretter. Comme l'on sait, elle est la première femme qu'il ait pu aimer. J'ai déjà suggéré que le caractère maternel de cette femme pourrait avoir influencé cet amour. Un autre aspect a pu le déterminer aussi: c'est la tristesse d'Anne-Marie Stretter, tristesse qui est un signe de vie[32] dans ce monde „des faux lustres, du creux, du faux, du faux or." (p. 93)[33] Aussi le vice-consul se promet-il de communiquer avec elle par cette voie.[34] Dans la description de la réception à l'ambassade, qui occupe 60 pages du roman, la tentative ultime du vice-consul d'établir un contact avec Anne-Marie Stretter joue un rôle important. Il danse avec elle, ils se parlent pendant quelques instants, observés par les invités dont le commentaire est mêlé, dans le texte, aux paroles des deux danseurs. Le moment où le vice-consul invite Anne-Marie Stretter à danser est un moment de tension générale: „Alors toute l'Inde blanche les regarde". (p. 121) Le vice-consul réussira-t-il à rompre son isolement? Anne-Marie Stretter découvrira-t-elle la vérité sur Lahore? On sent que l'issue de cette tentative aura des conséquences graves pour la vie des blancs à Calcutta, pour leur tranquillité d'esprit. On voit pourquoi: si le vice-consul se

confiait à Anne-Marie Stretter, on saurait ce qui s'est passé à Lahore. Sa conduite aurait perdu sa nature inquiétante, serait devenue une affaire classée. Si le vice-consul réussissait à conquérir l'amour d'Anne-Marie Stretter, il faudrait accepter cet étranger, non seulement comme leur semblable, mais même dans l'élite, dnas le cercle des amis privilégiés de cette femme qui occupe une place si centrale dans ce milieu. Les blancs seraient obligés de remettre tout en question. Il est évident que cette perspective les effraie autant que l'autre possibilité les remplit d'espoir. Au début de la danse, le vice-consul a de la peine à parler, ce que l'assistance aperçoit par le timbre de sa voix. (p. 124) Il ne réussit pas à aborder le sujet qui le préoccupe (son amour), et il se met à parler alors de la lèpre, sujet de conversation banal et triste à la fois, et qui doit dire autre chose: „j'ai l'impression que si j'essayais de vous dire ce que j'aimerais arriver à vous dire, tout s'en irait en poussière . . ." (p. 125) Il parle ensuite de lui-même à la troisième personne et réussit par cet artifice à exprimer au moins une partie de ce qu'il voulait dire: „Lahore, c'était encore une forme de l'espoir." (p. 126) c'est-à-dire que sa conduite à Lahore avait un côté positif, dans la mesure où elle diffère de l'indifférence qui se manifeste dans le comportement correct des autres. Il veut sans doute exprimer par cette phrase qu'il est plus humain, plus vivant et par conséquent plus capable d'amour qu'eux. Lorsqu'enfin Anne-Marie Stretter s'approche de lui en disant „j'aperçois le côté inévitable de Lahore" (p. 128), un grand silence s'installe,[35] et elle refuse de pousser plus loin la communication. Après la danse Anne-Marie Stretter répond à Charles Rossett qui lui demande qui est le vice-consul: „Oh! un homme mort." (p. 128) Le vice-consul est condamné à rester seul, aussi seul que la folle; pas plus qu'elle, il n'a le droit de pénétrer dans le monde où il appartient. Il n'accepte pas tout de suite cette exclusion définitive; à la fin de la soirée il se met à crier. Il crie. il supplie, il veut rester. Il exprime ses sentiments et force les autres de l'écouter, ce qui est interdit dans ce monde: „On a peur. L'heure du vice-consul est arrivé. Il crie." (p. 146) Il est littéralement chassé, mis à la porte. Il doit sortir du parc, les portes sont fermées derrière lui; comme les lépreux, comme la folle, il est derrière la grille. La seule possibilité de communication qui lui reste, c'est de crier encore, comme à Lahore, comme à Neuilly, après le départ de sa mère. On voit le sens de ce motif des cris, très fréquent dans le roman (le motif apparaît plus de 30 fois): c'est le signe de la communication échouée, la tentative ultime et désespérée d'échapper à l'isolement. Les cris établissent une communication en deça des mots, négative, qui dénonce l'échec de la communication verbale.

2. Communication non-verbale. A côté des cris, moyen d'expression qui se situe sur la limite qui sépare les deux sortes de communication, il y a d'autres moyens qui se substituent à la parole insuffisante. La folle regarde les blancs, et son regard a un pouvoir communicatif. Par son regard insistant elle a imposé son enfant à la femme blanche. Lorsqu'elle

regarde les blancs à Calcutta, ils sont mal à l'aise. Dans la vie des blancs entre eux l'importance du regard est en contraste avec l'insignifiance des paroles. La rencontre, à la réception, entre Charles Rossett et Anne-Marie Stretter est déterminée par le regard, comme on voit dans cette phrase ironiquement solennelle: „Un seul regard et les portes de la blanche Calcutta doucement cèdent" (p. 107). Le regard a une portée parfois positive, le plus souvent négative, quelquefois l'une et l'autre à la fois. Le vice-consul regarde la bicyclette d'Anne-Marie Stretter parce qu'elle est comme un substitut de sa propriétaire, en est un succédané. Ce regard du vice-consul est suspect à Charles Rossett qui en voit l'intensité sans en comprendre le sens; à son tour celui-ci regarde d'une façon extrêmement agressive Anne-Marie Stretter, après le premier baiser décevant: „il continue à la regarder jusqu'à la défaire, jusqu'à la voir assise à se taire avec les trous de ses yeux dans son cadavre au milieu de Venise . . ." (p. 191).

Le sourire a une fonction semblable à celle du regard. La folle sourit, non pas par gaîté, mais pour imposer ce qu'elle veut. Elle sourit à la femme blanche, elle lui tend son enfant en riant (p. 55). Elle sourit à Charles Rossett que ce sourire effraie. Le vice-consul sourit lorsqu'il est au comble de sa tristesse; il effraie les autres blancs par ses sourires déplacés. Ailleurs, le sourire est destiné à établir un contact, mais cette tentative échoue: il n'a son effet voulu que lorsqu'il est déplacé.

En général, le chant et la musique ont une valeur communicative. Pourtant celle-ci est loin d'être toujours la même. La folle chante à Calcutta constamment une chanson de Battambang.[36] Cette répétition, qui est en soi un signe de l'incapacité de communiquer, devient un moyen de communication d'un autre genre: elle réveille les blancs, les préoccupe, finit par les obséder. Elle dérange leur tranquillité. Cette chanson que la folle avait apprise à l'école, est aussi tout ce qui lui reste de son passé relativement heureux. En outre, elle forme le point de départ pour le roman de Peter Morgan: elle constitue une indication – la seule – de son lieu d'origine.

Le vice-consul chante aussi une chanson, ou plutôt il la sifflote parce qu'il a oublié les paroles. De cette chanson, *Indiana's Song*, il est question pour la première fois à la page 33, dans un „paysage intérieur" du vice-consul.

„Alors, en lui, c'est un salon, tout en ordre, le grand piano noir est fermé, sur le porte-musique il y a une partition également fermée, dont le titre illisible est *Indiana's Song*."

Cette phrase évoque sa maison de Neuilly, vide depuis son départ. Si l'on prend l'effet pour la cause, la situation devient plus dramatique et autrement réelle: c'est parce que la maison est vide, désertée par la mère – c'est elle qui jouait du piano – que le vice-consul est parti à son tour. C'est probablement aussi à cause du départ de la mère qu'il a oublié les

Neophilologus Nr 1 Januari 1974

paroles de la chanson, oubli qui rappelle l'oubli total du langage par la folle.[37] La chanson que chante le vice-consul symbolise son passé perdu, mais aussi son avenir détruit: la chanson représentait pour lui les Indes, elle était tout ce qu'il en savait avant d'y aller; mais le séjour, la confrontation avec la réalité de la misère lui ont appris que cette image était fausse, et, faute d'un passé sur lequel s'appuyer, il „n'a pas tenu le coup." Ceci devient encore plus clair si l'on rapproche cette citation d'une autre, prise dans une conversation avec le directeur du cercle européen:

„Dites: il est glacé d'horreur. Un jeune homme dans la maison déserte casse des lampes et se demande pourquoi, pourquoi." (p. 88)

Le fracas, les cris sont l'expression du désordre, du désespoir, et se substituent à la musique de la mère qui est le symbole de l'ordre créé par l'affection.[38] Il est significatif à cet égard que l'attraction exercée par Anne-Marie Stretter sur les hommes blancs est liée à la musique: comme la mère du vice-consul, elle joue du piano. Elle joue souvent un morceau de Schubert qui, pour ses amis anglais, évoque les premiers temps de leurs relations, et pour Charles Rossett, la jeunesse imaginaire d'Anne-Marie Stretter à Venise. Pour tous, la musique est donc liée au passé.

On a vu que, s'il y a dans ce roman communication, elle se situe en grande partie en deça des mots, elle est liée à des choses, à des impressions vagues. Le vice-consul, qui est par son isolement réduit plus qu'un autre à ces possibilités de communication, s'en rend compte. C'est pourquoi il rôde autour de la bicyclette d'Anne-Marie Stretter: faute de mieux, il profite de cette possibilité de contact indirect, contact qui ne peut s'instaurer qu'à travers un objet mort.

Cette idée nous amène au dernier thème où je veux m'arrêter, le thème de la *mort*. Le monde présenté dans ce roman est un monde mort. La folle et les autres mendiants de Calcutta sont souvent présentés comme des objets inanimés: „enceinte", „tas", „mélange des lépreux et des chiens", „agglomérats de lépreux", ils dorment presque toujours. Lorsque la jeune fille est chassée par sa mère, celle-ci la condamne à mort, et elle justifie cette sentence par la phrase suivante: „mon devoir est envers les survivants". (p. 10) La jeune fille est déjà destinée à la mort lorsqu'elle commence sa marche. Cette mort progresse, atteint tour à tour toutes les parties de son être: elle perd ses cheveux, elle est dévorée par son enfant, elle devient muette, elle perd la raison et finit par devenir stérile. Cependant elle ne meurt pas tout à fait, elle doit continuer à vivre une vie qui n'en est pas une. Cet état de végétation est formulé avec une justesse remarquable par le vice-consul: „La mort dans une vie en cours, dit enfin le vice-consul, mais qui ne vous rejoindrait jamais? C'est ça?" (p. 174)[39] La folle est trop morte déjà pour pouvoir être atteinte de la lèpre dont elle est pourtant entourée. Son immunité à cette maladie a beaucoup frappé les blancs, qui en parlent dans leurs conversations. On

peut rapprocher cet étonnement des blancs de leur peur de la lèpre: c'est parce qu'ils en ont peur qu'ils en parlent tant. Cette peur leur inspire des mesures de sécurité qui garantissent la séparation des deux races. En même temps, l'analogie ironique entre leur propre immunité et celle de la folle – ironique parce que la cause de l'immunité est opposée dans les deux cas – s'étend à toute la vie des deux groupes, si différente à première vue. Les blancs eux aussi végètent dans leur monde artificiel, ils sont des morts vivants comme la folle et les lépreux, dans leur oisiveté, dans leur réclusion, dans la fausseté de leurs relations, bref dans la stagnation de cette vie aux Indes. Dans cette perspective, les efforts des blancs pour rester à l'abri de la lèpre reflètent leurs efforts, sur le plan moral, pour ne pas se laisser atteindre par la douleur des indigènes. Ils choisissent pour une vie superficielle mais sûre, à l'abri de la douleur comme de la lèpre. Ils choisissent l'immunité. Ceci pourrait éclaircir notamment l'attitude d'Anne-Marie Stretter envers le vice-consul. Il l'attire, l'intrigue, parce qu'il ne cache pas ses sentiments, parce qu'il n'est pas commes les autres, mais cette attirance est dangereuse. Elle menace l'équilibre au même titre que la lèpre menace la santé. C'est pourquoi Anne-Marie Stretter refuse cet amour.

L'immunité de la folle et des blancs est une conséquence de leur vie morte, qui se reflète dans leur incapacité d'aimer et de communiquer, incapacité qui a pour cause et effet le manque de relations entre mère et enfant. Voilà le réseau thématique clos, clôture qui contribue à la création de l'atmosphère d'étouffement dont ce roman est pénétré.

Conclusion.

Revenons au point de départ. Dans quelle mesure R2 est-il subordonné à R1? L'analyse thématique l'a démontré suffisamment: chaque thème important de R1 se retrouve, sous sa forme extrême, dans R2, qui est ainsi une mise en abyme de R1. Il est important de noter à cet égard que le développement de R2, l'évolution vers la folie, vers l'isolement total, est déjà terminé au moment où R1 commence. L'aboutissement est connu, non seulement du lecteur, mais aussi des personnages de R1. L'analogie des thèmes suggère à chaque page que l'aboutissement de R1 sera semblable à celui de R2: l'isolement, l'abandon définitif de tout espoir, de toute continuité. Cette stagnation n'est pas seulement exprimée par l'analogie thématique; par le fait même que cette analogie, qui est visible au lecteur, n'est pas perçue par les blancs, l'échec devient irrémédiable. Non seulement le vice-consul, mais aussi Anne-Marie Stretter, Charles Rossett et Peter Morgan abandonnent, chacun à sa manière, leur espoir initial de communication. L'attente générale disparaît, et tous se laissent aller à „la mort dans une vie en cours". Les rencontres des blancs avec la folle et avec le vice-consul constituent les étapes de cette dégradation. On voit pourquoi il n'y a presque pas d'action dans ce roman: la mise en abyme qu'est l'histoire de la folle prédit l'impossibilité d'action; le fait que Peter

Morgan écrit un livre sur cette histoire, et qu'il en parle, détermine cette impossibilité, parce que le sujet de conversation qu'est devenue la folle lui permet de pénétrer dans le monde des blancs. L'influence de R2 sur R1 est décisive, de la même manière que dans *Les Mille et une nuits*. L'emploi du terme d'enchâssement est donc justifié. Ce terme, qui ne désigne que le double rapport actantiel entre les deux récits, est malheureusement trop simple pour rendre compte de la complexité de la structure du roman, dans laquelle un sujet d'engagement politique et un sujet de portée plus généralement humaine s'éclaircissent et s'approfondissent mutuellement.

Naarden MIEKE BAL

Notes

1. *Les mille et une nuits*, Paris, Garnier 1960, trad. Galland, éd. revue et préfacée par Gaston Richard. J'ai choisi cet exemple de la littérature populaire à dessein: la simplicité de sa structure me permet d'exposer clairement mon point de vue.
2. Par le terme d'actant j'entends ce qu'on indique généralement par celui de personnage, moins les implications caractérielles attachées à ce terme; il s'agit uniquement de sa fonction dans l'action du récit. Dès qu'il est question de faits qui débordent le cadre de cette définition, j'emploie le terme de personnage.
3. Voir F. van Rossum-Guyon: *Critique du roman*, Paris, Gallimard 1970, p. 134.
4. Critère utilisé par Barthes pour distinguer un „noyau "d'un „indice". (R. Barthes: „Introduction à l'analyse structurale des récits", in *Communications*, VIII (1966), p. 1–27.
5. Le thème de la communication sera analysé plus loin. Il est indispensable de l'aborder dès maintenant, parce qu'il est essentiel pour la subordination, sur le plan des actants, de R2 à R1.
6. Les termes de *réel* et de *réalité* sont employés ici, bien entendu, dans la perspective des héros des récits principaux par rapport aux récits que ceux-ci englobent.
7. Le terme de *personne* est employé dans la même perspective que celui de *réalité*.
8. Il va sans dire que ces quelques thèmes n'épuisent pas le sujet. Notamment la structure temporelle et spatiale du roman créent des rapports très solides entre les deux récits, rapports auxquels je ne peux pas m'arrêter ici.
9. Une fois elle essaie d'enfreindre cette règle qu'elle semble accepter par ailleurs: elle s'approche de Charles Rossett, un Anglais récemment arrivé aux Indes. Celui-ci s'enfuit et ce faisant restaure la distance menacée.
10. Le monde que représente la folle et auquel les blancs voudraient fermer les yeux, est recréé par Peter Morgan; la fonction représentative de son roman auquel par contre les blancs s'intéressent vivement, constitue un rapport de subordination sur le plan de l'action: c'est parce que Peter Morgan écrit sur la folle que les blancs réagissent à sa présence (voir la conclusion).
11. Voir aussi p. 43.
12. Les trois jours décrits dans R1 se situent au début de la mousson d'été, la saison la plus pénible. L'accouchement de la jeune fille dans R2 a lieu aussi pendant la mousson d'été. A la page 152 il est même question d'une tentative de suicide d'Anne-Marie Stretter et d'un amant pendant – ou à cause de – la mousson. L'importance symbolique de cette saison réside dans son influence fatale sur la réaction des hommes: sous son effet, tout devient plus difficilement supportable. Le début de la mousson entraîne une *crise*.
13. Conforme à l'usage, j'entends par thème une unité de sens plus ou moins abstraite, comme l'amour, la mort, la maternité; par motif, une unité plus petite et plus concrète, comme la grille, les jardins, la bicyclette. Un motif contribue, par sa valeur symbolique, à exprimer un thème.
14. Je ne souligne que les mots où le sens de la distance est manifeste; il est évident que dans ce contexte la totalité de cette description prend ce sens.

15. Les palmes sont „bleues" parce que vues de loin; c'est donc moins la couleur que la distance que le mot exprime.

16. La grille, par son apparition fréquente, incarne matériellement la peur aggressive qui en a inspiré l'élévation.

17. Cet amour devait échouer parce qu'il était mort dès sa naissance, qu'il n'apportait rien de nouveau, qu'il était trop attendu.

18. La symétrie du point de départ et du point d'arrivée traduit l'inutilité de la tentative.

19. Ironie subtile de la part de l'auteur que cette confirmation des idées reçues dans ce domaine? Quoi qu'il en soit, cette sensibilité de la femme (cf. p. 5 de cet article) et du jeune homme y perd ce qui pourrait lui rester d'authenticité.

20. Du point de vue moral, dans la mesure où l'attitude des blancs à son égard explique et explicite leur mentalité envers les Indiens. Il est un *paria*, au même titre que la folle, mais un paria dont l'isolement est problématique, parce que le vice-consul est leur *semblable*. Malgré eux, leur responsabilité envers lui leur pèse lourdement. Du point de vue littéraire, parce que les différents thèmes qui lient R2 à R1 passent par le vice-consul, „à mi-chemin". Voir l'analyse thématique.

21. On peut croire que, dans son cas, la jalousie joue aussi un rôle: Charles Rossett et le vice-consul aiment la même femme, Anne-Marie Stretter. Vu l'analogie entre l'attitude de Charles Rossett envers le vice-consul et envers la folle, je suis d'avis qui l'importance de cette jalousie est secondaire.

22. Voir Jean Ricardou: *Problèmes du nouveau roman*, Paris, Seuil, 1967, ch. 4. A la page 169 nous voyons une scène semblable à celle du rapprochement échoué avec la folle: Charles Rossett a été forcé à monter chez le vice-consul, après la réception. Il se sent mal à l'aise: „Charles Rossett s'aperçoit qu'il éprouve une légère peur. Le vice-consul se relève et s'approche de celui qui recule."

23. C'est moi qui souligne.

24. Il y a, dans cette approche, aussi de l'amour (voir ce thème). Cependant je crois être en droit de séparer ici ces deux mobiles, parce que la part de la charité dans ce rapprochement fugitif prédomine: c'est elle qui l'emporte finalement.

25. La fausseté de ces relations est mise au jour par la présence du vice-consul qui ne se sert pas du même code que les autres; à son tour, il est présenté comme un être faux, inhumain: il a une voix „sifflante", „impersonnelle", „comme greffé sur un autre", son visage est „mort", „blanc", „ne lui appartient pas", il marche „en titubant légèrement". Cette présentation dans la perspective des autres blancs le rapproche de la folle qui n'est pas humaine non plus. Voir le thème de la mort.

26. „A l'enfant elle parlait. A qui maintenant? A la vieille mère du Tonlé Sap, origine, cause de tous ses maux, de sa destinée de travers, son amour pur." (p. 67). Cet amour-haine ne disparaîtra, comme la faim, qu'avec l'arrivée de la folie.

27. Je reviendrai sur le motif du regard comme moyen dangereux de communication.

28. Voir à ce propos le thème de la communication, en particulier le motif de la musique.

29. On voit que les relations maternelles dans R1 sont analogues à celles dans R2, si différentes que soient les réalités évoquées: les différences ne tiennent qu'aux situations extérieures différentes. Ici encore, R2 est un miroir de R1. Sur ce point le roman se distintue de la plupart des autres romans de Marguerite Duras, où les relations entre mères et enfants sont très intenses.

30. Enfant abandonné, il est condamné à le rester. Il est incapable de devenir adulte.

31. Cette position intermédiaire dont il a déjà été question est concrétisée aussi dans l'indication de son nom. Entre la folle qui n'a pas de nom – elle est indiquée comme „la jeune fille" ou comme „la folle" – et les blancs qui sont toujours indiqués par leur nom complet, le vice-consul s'appelle Jean-Marc de H. De son nom de famille on ne donne que l'initiale, ce qui rappelle d'autre part les dossiers policiers: n'oublions pas qu'il a commis un crime.

32. Dans le sens fort du mot. J'ai dit à la page 14 que les blancs de Calcutta manquaient de vitalité. Voir par ailleurs le thème de la mort.

33. Ces mots figurent dans une description de la salle où la réception est donnée. Je crois pouvoir les citer ici à cause de leur valeur symbolique évidente.

34. Il le dit même explicitement dans une conversation avec le directeur: „Je la prendrai par la tristesse, dit le vice-consul, s'il m'était permis de le faire." (80)

35. Silence ambigu, plein de mystère, d'espoir et de malentendu. Ce silence se révèlera vide: après tout – la tension, l'illusion – se dissipe.

36. On se demande comment elle peut chanter cette chanson, puisqu'elle ne sait pas parler. Je suppose qu'elle la chantonne. Le texte n'est pas clair à ce sujet.

37. On sait que le vice-consul s'exprime difficilement, défaut qu'on peut certainement rapprocher de cet oubli.

38. L'importance de la musique dans les romans de Marguerite Duras est connue. Pour une analyse du couple cris-musique dans *Moderato Cantabile*, voir *„Les cris dans Moderato Cantabile* par F. F. J. Drijkoningen dans *Het Franse Boek*, avril 1970.

39. Il réagit ici à des remarques de Charles Rossett sur la folle. Il ne l'a jamais rencontrée, il ne s'occupe pas d'elle comme le font les autres. Il est sans doute capable de saisir l'état de la folle – capacité étonnante chez quelqu'un qui d'habitude s'exprime mal – parce que cette vie ressemble à la sienne. Lui-même est „un homme mort" (p. 128). Aussi bien que de la folle, il parle ici de lui-même.